

# Traduction de l'entretien en wallon avec L.Jeunejean

**Dernière mise à jour : 23/05/2016**

J'ai d'abord été à l'école chez les soeurs, vers mes 5-6 ans. Puis, après, je suis allé 2 ans chez le maître d'école, Monsieur Désert. Et enfin, je suis allé chez les Pères des écoles chrétiennes "Saint Jean Baptiste de la salle". C'est là que je fis aussi mes trois moyennes. A l'école, j'ai attrapé le virus de l'histoire, que j'ai toujours aujourd'hui.

Avant la guerre, on faisait un tas de petites bricoles, des fausses mailles pour les chaînes, des gonds pour les portes et les barrières, des "plastiques" pour fixer les fenêtres, des "anneaux" pour tourner les bois et des crochets pour tous les usages, comme pour les échelles de toit. Il y avait des "plastiques" plats et des pointus. Et on réparait toutes sortes de choses comme des tombereaux, des "couplîs" de charrue et tout ce qu'on nous amenait. Pour bien vous dire, on réparait même les tôles des poêles à bois quand elle étaient trouées.

Pour faire les gros crampons de quatorze, de bien 10 millimètres d'épaisseur, on mettait 4 fers au feu. On battait un clou et puis l'autre. On tournait autour de la "poire", toujours plus loin, toujours plus pointu.

De ce temps là, les gens, que ce soit les fermiers ou les ouvriers du bois, travaillaient toujours avec les chevaux. A la forge, on avait un "travail" pour ferrer les chevaux. Il n'y avait pas encore beaucoup d'entreprises et les clients étaient des particuliers qui travaillaient à leur compte pour toutes sortes de travaux. Quelquefois, on faisait des traverses pour charger les bois sur les wagons du chemin de fer avec une manivelle pour faire monter les bois.

J'avais une bonne réputation. Un jour, j'avais entendu dire "celui-là, c'est un maréchal-ferrant, il n'a pas peur". J'étais content. On dit d'un cheval qu'il est "cloué" quand il se blesse avec les clous. Il faut bien penser que les clous entrent 4 ou 5 centimètres dans le sabot. C'étaient des clous spéciaux qui dépassaient pour que la bête ne glisse pas (Figure N°2 et 3).

On frappait toute la journée sur du fer. Quand j'ai commencé, à 14 ans, j'étais un maigrelet d'un mètre quarante. On m'avait fait un tabouret pour me faire plus grand et on m'avait acheté un marteau de 4 kilos et demi. Mais à 16 ans, j'étais devenu fort comme un poulain du haut de mon mètre soixante cinq. A ce moment-là, j'ai eu droit à la grosse masse de 9 kilos comme tout le monde.

On rajustait le pic et le plat des pioches pour qu'ils soient plus durs. On les trempait dans l'eau avec du savon jusqu'au moment où elles avaient une couleur jaune. Quand un outil était cassé, on resoudait les morceaux ensemble, rien qu'avec du fer tellement chaud qu'il se laissait faire à façon. On mettait les deux parties une contre l'autre et on chauffait jusqu'à ébullition. Et après on réajustait pour que ce soit convenable et qu'on ne voit pas les soudures. Que ce soit plat ou rond, c'était pareil. C'était du fer du temps passé. Quand il était chaud, il devenait comme une pâte fort facile à travailler. Ce n'est pas comme le fer d'aujourd'hui, avec de l'acier dedans.

Pour faire les roues de bois, on assemblait 6 morceaux de bois pour former un rond. Il y avait des rayons bien sûr. Autour de ça on fixait une languette de fer avec des boulons. La languette était plus étroite que le bois, elle s'aplatissait à l'usage. A la longue, toute écrasée, elle était

aussi large que le bois. Quand le fer était chaud, il fallait aller très vite tout d'abord pour le faire rond autour du bois et puis pour souder la fonction entre les deux pointes du fer. Et puis, il fallait souvent refaire des roues qui étaient abîmées avec les rayons qui balançaient (voir les différentes étapes de la fabrication d'une roue aux figures N°4 à 9).

Quand j'eus 16 ans, on réparait la grand-route à Grand-Halleux avec une grosse machine qui avait des grosses dents d'acier pointues de 4 centimètres sur 4. Quand il était bien chauffé, l'acier restait longtemps mou parce qu'il ne refroidissait pas si vite que le fer. Tous les jours, on nous amenait des dents pour les réparer.

Au-dessus de l'enclume, il y a un petit trou où on peut mettre le "tayant" ou la "poire", qui sont des petites pièces pour tourner les fers et les crochets. Un jour, j'avais réparé un gros rouleau de culture avec 2 rouleaux de 60 centimètres que j'avais cerclés en faisant 8 morceaux de 15 centimètres.

Pour faire les houes, on prenait un morceau plat de 70 sur 18. On le chauffait, on le battait pour le raccourcir ou le toucher. Alors, on le coupait en 2, on l'ouvrait et on le refermait pour faire la tête. Avec un dégorgeoir, on tapait dessus et on faisait une rainure pour que ce soit plus solide. Le maréchal-ferrant dit à l'ouvrier "tape à gauche, tape à droite, tape à plat ou tape à penne". La pointe, on la fendait en 2, et on mettait une pastille d'acier qu'on soudait pour que ce soit plus dur que le fer (le marteau à deux côtés, le plat et la penne). Pour le "treyint", c'était pareil. Il y a toujours eu beaucoup de pépiniéristes à Grand-Halleux et il fallait faire toutes sortes d'outils, comme des sarcloires ou ce qu'ils demandaient.

Avec l'électricité, tout a été chamboulé. C'était vers 1931, 1932, mais mon père n'était pas fort d'accord. "Sur le temps que le moteur tournera, vous irez vous balader dehors", disait-il. Pour monter et descendre le souffleur qui attisait le feu, on avait une queue "d'adjoleye", et vite, il fallait attraper la masse. Et les 3 foreuses à main. Ce que j'ai pu "vômir" avec ces outils là.

Pendant la guerre, mon papa me dit "vous êtes courageux mais il faudra que vous le soyiez encore plus". Pour moi, je crois qu'il savait qu'il allait mourir. Un de mes frères quitta la maison le 9 mai 1940 et fut prisonnier jusqu'au 28 juillet 1945. Mon papa ne le revit plus, parce qu'il mourut en décembre 1944. Je l'ai vu pleurer à la forge parce qu'il ne voulait pas pleurer devant sa femme. J'avais 23 ans et je me retrouvais seul avec ma maman. Le deuxième de mes frères, Henri, fut nommé douanier en 1938 et il le resta toute la guerre. Mes 2 frères étaient des jumeaux.

Quand la guerre fut finie, tout était changé. Les chevaux furent remplacés par les tracteurs et les camions de bois avec des petits treuils. Il y en avait un douzaine à Grand-Halleux et j'avais beaucoup de travail. Quand ils avaient fini journée, ils m'apportaient leurs machines et leurs outils et je les réparais au soir pour qu'ils puissent travailler le lendemain. J'avais une devise "Travail et service", que j'ai suivie toute ma vie. On cultivait même du tabac (Léon a donné au "Stève dès Boûs" un coupe-tabac fabriqué par son grand-père, voir Figure N°13).

Ce fut ma femme Lucienne qui ouvrit la quincaillerie. A côté, dans la pièce où nous sommes, c'était un café qui s'appelait "le café du milieu du monde", ouvert par mon grand-papa qui avait 5 filles et 3 garçons. Ma femme allait dans les maisons pour vendre des barbelés et des "caboleûs" pour se faire connaître.

Mon grand-papa avait commencé la forge à Hourt et il déménagea à la place actuelle en 1885. Il avait inventé une boîte de fonte pour graisser les roues de charettes, elle fut même brevetée.

Le 29 février 1940, j'entrais à l'armée, c'était la mobilisation générale. Mes 2 frères étaient déjà mobilisés. J'étais à Charleroi dans l'artillerie des Chasseurs Ardennais. On n'eut même pas le temps d'apprendre à tirer car le 10 mai au soir, on entendit "Mes amis, c'est la guerre ! Tous dans la cour avec votre barda dans 10 minutes". On fut bombardé à la gare de Lokeren. J'étais avec Alexandre Lejeune de Grand-Halleux (Figure N°15 et 16). Le 14, on nous emmena à Vielsalm pour prendre un train qui n'arriva jamais. Le lendemain, c'était la "débandade totale". On prit le train à Trois-Ponts dans une chaleur abominable. Le voyage dura 9 jours sans ravitaillement jusqu'à Pont Saint Esprit, dans le Sud de la France. On dormait sur de la paille dans une ferme. Je rentrai au pays le 13 août. Le 14 mai 1943, j'entrai dans la clandestinité jusqu'à la libération le 10 septembre. Pendant l'offensive Von Rundstedt, je fus évacué à Marchin.

Après la guerre, tout le monde devait bien lècher ses plaies. Je me mis à faire des charettes à lait pour 6 cruches de 20 litres. Comme les chevaux avaient été remplacés dans les fermes, j'avais encore beaucoup de travail avec les débardeurs pour réparer les timons. Je vendis et réparai toutes sortes de machines agricoles et je fis des portes de garage et des barrières avec des balustrades.

J'ai gardé des amis à Saint-Paulet de Ciasson (à côté de Pont Saint Esprit). Et j'ai été en vacances très souvent avec ma petite camionnette. Ca fait presque 30 ans que je suis pensionné mais j'aime encore bien bricoler et j'ai amené un banc de menuisier dans mon garage pour passer mon temps.